

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 180

Artikel: L'acétylène en Province
Autor: Rodey, P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285423>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Les fusils aussi ? Alors tu te feras militaire, je le devine ?

— Justement, Monsieur. Mon service terminé, je rengagerai. C'est convenu avec ma mère. Car je n'ai pas connu mon père. Les Prussiens l'ont tué en 70. Je porterai comme lui l'uniforme du soldat français. Je verrai en réalité ces forêts vierges qui sont décrites dans les livres de classe. Et quand je reviendrai des colonies...

Au même instant, la fermière rentra, et la conversation prit une tournure insignifiante. L'heure s'avancant, les deux chasseurs se levèrent de table, payèrent généreusement leur repas frugal qui leur avait cependant paru exquis et, prenant congé du petit berger, ils recommencèrent à arpenter l'interminable étendue des guérets et des chaumes, sous les rayons d'un soleil de plomb.

II

Longtemps après, acceptant avec plaisir une invitation de l'ami commun dont ils avaient déjà été les hôtes, Frédéric et Benjamin se trouvaient à la Valluse, à l'époque de la chasse.

L'un et l'autre, ils avaient vieilli et changé d'aspect.

Benjamin, notaire en Sologne, au lieu d'une légère moustache soigneusement retournée, portaient maintenant toute sa barbe. Frédéric, avocat à Perpignan, son pays natal, lui qui, jadis, n'aurait pas consenti pour bien cher à s'affranchir de son impériale, avait à présent le menton et les lèvres rasées de près, et laissait seulement flotter, le long de ses joues, des favoris à rendre jaloux un chef de cuisine ou un huissier de ministère.

Naturellement, de fréquentes excursions, avec le fusil sur l'épaule et le carniar sur le dos, permirent à Frédéric, demeuré excellent tireur, une victoire facile et bruyante, qu'il célébrait par de multiples calembours.

Certain jour, le hasard et peut-être aussi un désir les y poussant, les deux amis, sans que cette fois-ci Frédéric eût à subir les reproches mérités de son compagnon, oublièrent de regagner à temps la Valluse et décidèrent d'aller commander, de même qu'autrefois, une omelette de douze œufs et quelques bouteilles de vin clair et au domaine du *Paradis*.

Ce n'était plus la fermière d'antan. Quant au « petit berger », dont les chasseurs s'enquirent de suite, personne ne s'en souvenait. Il avait eu certes déjà de très nombreux successeurs. On changeait de pâtre presque tous les ans.

Malgré l'excellent accueil qu'ils avaient reçu, les deux amis avaient mangé ce médiocre appétit, et le vin gris pétillant dans les verres ne leur avait communiqué aucune effluve de gaieté.

Ce fut d'un pas nonchalant et d'un air morose qu'ils reprirent leur marche à travers champs momentanément abandonnée. Et, en dépit des perdreaux, des canepetière et des lièvres qui remplissaient leurs gibecières, le soir, en rentrant à la Valluse, Frédéric et Benjamin semblaient soucieux pour de bon.

Ils s'engageaient dans une des rues étroites de leur bourgade de villégiature lorsque, non loin d'eux, le son d'un orgue de Barbarie accompagnant une voix d'homme captiva subitement leur attention.

« On se dirait dans les faubourg de Paris », fit remarquer Benjamin.

Frédéric ne répondit pas. Doué d'une vue excessivement perçante, il cherchait, sans savoir pourquoi, à distinguer les traits de l'homme qui jouait de l'orgue et, tout en même temps, chantait une romance. Un instant il s'arrêta, laissant aller devant lui son compagnon.

Le joueur d'orgue avait une jambe de bois et portait sur sa poitrine le ruban de la médaille militaire.

« Il faut que je donne quelque chose à ce pauvre diable, murmura le méridional en glissant la main dans son gousset. Le malheureux garçon ! Il a l'air tout jeune. »

Soudain cette exclamation : « C'est lui, tonnerre de sort ! » jaillit du gosier de Frédéric, qui appela aussitôt son ami et lui signa de revenir.

« Que me veux-tu donc ? demanda Benjamin.

— Suis-moi.

— Enfin, que me veux-tu ?

— Suis-moi toujours.

— Quelle idée as-tu maintenant.

— Regarde bien ce joueur d'orgue.

— Et ! parbleu, je l'ai assez vu ton joueur d'orgue. C'est pour cela que tu m'as fait retourner sur mes pas ?

— Oui, c'est pour cela, Benjamin, et tu vas me remercier, j'en suis sûr.

— Tu me prépares assurément quelque farce.

— Non, Benjamin, je n'ai pas envie de rire, tu peux encore me croire... Comment ! la ressemblance ne t'a pas encore frappé ? Mais le pauvre jeune homme à la jambe de bois n'est autre que ton petit berger !

— C'est vrai ! » répondit en blémissant Benjamin, auquel la ressemblance évidente n'échappait plus.

Les deux chasseurs s'approchèrent du joueur d'orgue.

Le premier, Frédéric parla :

« Henri Chevrier, n'est-ce pas ? dit-il, secoué d'émotion, tandis qu'une larme de pitié mouillait sa paupière. Je ne me trompe point ? »

L'orgue devint muet. Le chanteur se tut et fixa ses yeux inquiets et méfiants sur le visage des deux chasseurs.

« Je ne vous connais pas, Messieurs, prononça-t-il.

Fouillez dans votre mémoire, mon ami, répliqua Frédéric. Il n'est pas possible que vous nous ayez complètement oubliés. Remontez à dix ans, quinze ans, je ne sais plus...

Bientôt l'expression des yeux du joueur d'orgue s'adoucit. Le souvenir ne s'était pas fait longtemps attendre. Malgré la disparition de l'impériale de Frédéric et la barbe opulente de Benjamin, l'ancien petit berger du *Paradis* avait reconnu les chasseurs qui avaient autrefois déjeuné à sa ferme et auxquels il avait communiqué ses intentions de devenir soldat un jour. Avec un sourire que voilait un fond de tristesse, en ces termes il s'exprima :

« Hélas ! oui Messieurs, je suis bien Henri Chevrier, le pâtre espiègle en compagnie duquel vous avez bavardé, il y a du temps déjà, à la ferme du *Paradis*. Depuis, j'ai mis mon dessein à exécution. Je suis allé aux colonies. J'ai vu de mes propres yeux ces forêts vierges vers lesquelles me poussaient mes desirs d'enfant. Et maintenant me voici. J'en suis revenu avec une jambe de moins et un bout de bois arrondi à sa place. Et de ville en ville, de bourgade en bourgade, je pousse devant moi cette orgue de Barbarie, en chantant des chan-

sons où la France est glorifiée, pour attirer sur moi l'attention et la pitié des passants. Je suis seul au monde aujourd'hui. Ma mère, en apprenant qu'un éclat d'obus m'avait coupé la jambe, est morte de chagrin. Pour récompense, on m'a donné une petite pension et décoré de la médaille. Mais il fallait vivre, et l'argent que je touchais n'y suffisait pas. C'est pourquoi, Messieurs, vous me trouvez transformé en joueur d'orgue. Et mon occupation n'a rien de déshonorant, après tout ! »

Les deux amis, sincèrement attendris, serrèrent avec effusion la main du pauvre médaillé. Ils lui firent chacun une large aumône qu'il accepta en répondant :

« Merci, Messieurs, merci de tout mon cœur. Bonne santé et au revoir. Je vous quitte. On a remarqué que je parle depuis un moment avec vous. Il ne faut pas qu'on sache qui je suis. La misère et la souffrance doivent venir de loin pour être entendues. Aussi je compte sur votre entière discrétion. Lorsque je repasserai à la Valluse, on ne me donnerait plus un centime, on ne m'achèterait plus une seule chanson, si on savait que le joueur d'orgue à la jambe de bois n'est autre que le petit berger du *Paradis*. »

JOSEPH BOUCHARD.

L'acétylène en Province

Voici une nouvelle ville éclairée par le gaz acétylène, la ville de Senonches. Si nous en croyons nos divers correspondants, il y aurait présentement 160 municipalités qui seraient disposées à adopter cet éclairage. C'est dire la faveur qu'obtient partout le nouveau gaz, et ce chiffre est éloquent par lui-même. Comme nous le disions dans un de nos précédents articles, il est des administrateurs intelligents qui regardent d'un bon œil les progrès de notre industrie. Pour n'en citer qu'un, de ce nombre c'est le sous-préfet de Dreux, qui vint pour l'inauguration de l'éclairage de la ville de Senonches, a vu aux succès de l'acétylène, appelé à rendre, a-t-il dit, d'immenses services aux villes de petite et moyenne importance qui auraient recours à ses services.

Espérons que de nouveaux noms s'ajouteront à celui du M. Lasserre qui nous est si particulièrement ami.

P. RODEY.

Etat civil

PORRENTRU

Mois de Mai 1901.

Naissances.

Du 1^{er} Girardin, Laure-Marie-Louise, fille de Julien, facteur, du Bémont et de Marie-Marthe, née Adam. — Du 1^{er} Burger Marie-Rose, fille de Théophile, fabricant d'horlogerie de Röchenz et de Mathilde née Grenouillet. — Du 3. Willem Eugène-Frédéric-Joseph, fils de Eugène, mécanicien, d'Epauvillers et de Elise, née Bittkofer. — Du 10. Albietz Marie-Jeanne, fille de